

La honte. Écouter l'impossible à dire

C'est à une exploration de l'économie de la honte et de sa dynamique dans le traitement analytique que nous invite ce volume de la Petite bibliothèque de psychanalyse, sous la direction de Fanny Dargent et Françoise Neau. Honte primaire ou secondaire, affect inconscient, affect couverture, contre-affect, possiblement contagieux, pulsion en acte... sont un aperçu de l'exploration poussée de cet affect qu'offre l'ouvrage au lecteur. Les auteurs proposent une réflexion métapsychologique sur le statut de la honte, ses fonctions entre résistance et protection, mise à l'abri, exhibition, et ses liens intimes avec le sexuel infantile, le débordement pulsionnel, la défaillance du moi, la passivation et la détresse.

Jacques André ouvre la réflexion sur les figures possibles de la honte. Il rappelle que la honte, narcissique par excellence, se traduit par une division entre soi et l'autre, et est habituellement opposée à la culpabilité, qui sait davantage trouver l'issue de la réparation. Tandis que la honte ne pourrait que se draper dans le mépris.

André Beetschen envisage la honte comme une exposition (au regard de l'autre) de la défaillance du moi, c'est-à-dire le dévoilement d'une soumission passive face au débordement pulsionnel : une honte de la passivation subie, la soudaine exposition d'un moi en détresse, une dévastation narcissique. La honte retient l'Othello de Shakespeare, elle le protège contre la haine et le désir d'humiliation mélangés à l'excitation folle de la pulsion scopique. La haine et la jalousie (ou « rage ardente ») convoquent le débordement pulsionnel et la défaillance du moi. La honte trahit toujours l'afflux pulsionnel, comme dévoilant un « flagrant délit de pulsion ». Toute expérience de passivation est constitutive de la honte primaire (Janin) et laisse le sujet dans un état de détresse.

Selon André Beetschen il y a un paradoxe de la honte, à la fois résistance (Freud) et défaillance exposée, peut-être résistance dans la défaillance exposée (de l'ordre de la décharge pulsionnelle exhibitionniste). La honte peut s'envisager comme un affect emprunté, un affect de couverture et de protection, qui signale autant la réaction défensive du moi que sa désorganisation. Être couvert de honte, c'est ainsi être mis à couvert, notamment contre une angoisse intolérable ou une culpabilité qui ne peut advenir. L'auteur interroge les rapports que la honte entretient avec les pulsions de destruction, en apportant notamment sa contribution au masochisme originaire. Par exemple avec la scène fantasmatique de l'humiliation publique ou de la dégradation devant le groupe, qui nourrit la fantaisie masochiste. Ce faisant, ces fantaisies inconscientes ainsi mises en scène resexualisent l'exposition traumatique du moi dans sa passivation.

André Beetschen situe le traitement psychique de la honte dans le travail de la cure entre sauvagerie pulsionnelle et déroutement du moi. L'opposition tranchée entre la honte et sa fonction de résistance dans la cure (qui appauvrit le contenu et retire du matériel) et la culpabilité qui elle apporte du matériel dans les séances, est davantage vue comme un passage. Dans la cure, il reste alors à défaire la massivité manifeste de la honte pour dégager les fils inconscients de la culpabilité, plus chargés d'angoisse. L'auteur soutient qu'il n'y a pas de honte inconsciente, tant elle relève plus du clivage que du refoulement, la maintenant ainsi à la surface de la peau et du moi.

Brindusa Orasanu évoque une contre-honte du sujet, qui se manifesterait dans le contre-transfert de l'analyste. Ce contre-affect, défensif, est destiné à masquer la connaissance des pensées injurieuses par un mécanisme de renversement en son contraire. Ainsi le cynisme de son patient Johnny transforme la honte inconsciente en effronterie visible, et renverse le danger de la passivation en triomphe actif. Cette honte inconsciente, c'est en fait de la rage, qui résulte de la perte de l'emprise narcissique.

La honte vient alors protéger contre l'échec de la rage à atteindre l'objet. Si la rage réussit par contre, c'est la culpabilité qui apparaît. La rage est ainsi un point de croisement entre la honte et la culpabilité. Chez ce patient le déni de la culpabilité est plus fort que celui de la honte, celle-ci n'apparaissant alors que par identification projective dans le contre-transfert de l'analyste. Les affects masqués par la honte (rage, douleur, culpabilité) signaleraient leur présence chez le patient par cette co-pensée affectée de l'analyste, au sein d'un processus psychique de séparation et de différenciation qui convoque le regard sur soi ou sur l'objet.

Françoise Neau part de la corporéité comme source de honte, cette zone d'indiscernabilité entre l'animal et l'homme, ce « reste de terre » dont le noyau est constitué par les fonctions sexuelles et excrémentielles. Cette source de la honte est pourtant ce qui nous fait vivants, notre noyau sexuel.

Chez Martine, « la bouseuse », l'affect de honte porté dans la cure la met à l'abri tout autant qu'il autorise l'aveu d'un régressif et mortel amour de transfert. Or ce reste de terre honteux est en même temps l'attracteur de celui de l'analyste, noyau commun qui fait que nous sommes « tous encombrés de notre inutilisable résidu terrestre pendant que nous voletons dans les cieux de la sublimation », lestés pourrait-on dire. Nous naissons tous inter faeces et urinam.

Le rougissement de honte condense à la fois des motifs sexuels et l'atteinte narcissique imbriquée à ce sexuel, convoquant les opposés que sont la honte et la rage. La rage, sexuelle, serait la face cachée de la honte : le rougisseur honteux ignore sa rage. Le visage incarné de la honte condense en surface l'éprouvé de destitution narcissique (sous le regard de l'autre), et plus en profondeur l'effraction par un sexuel infantile traumatique.

Ainsi la honte et la rage sont complémentaires – au fond les deux buts d'une même poussée pulsionnelle. On retrouve au cœur de la honte le couple activité/passivité, avec le renversement de l'activité rageuse en passivité honteuse (« sous la honte subie, la rage agit »). La honte ne serait dès lors plus un affect mais une pulsion passive de rage. En soustrayant le patient au regard, la cure analytique offre ainsi peut-être l'ouverture d'une écoute qui permette « de ne pas perdre la face » et de se relever de l'atteinte qu'est la honte.

Matei Georgescu met en évidence une dialectique du cacher-montrer qui consacre à la honte un espace démasqué et à masquer. La honte, comme réaction au rejet, répond au besoin de disparaître, de se cacher, face à la peur de perdre l'amour de l'objet, et de devenir ainsi un « rien dégradé et pétrifié ». L'objet de la honte serait ce qui apparaît dans le registre scopique comme sale et répugnant. Mais la honte est vue aussi comme formation réactionnelle au désir exhibitionniste. Dans la cure de Jean s'est fait jour un travail organisateur de subjectivation de la honte, qui en est passé d'abord par la régression à un état de passivité et d'impuissance de l'ordre de l'anéantissement, où le sujet est menacé de disparition imminente.

Fanny Dargent montre comment une surabondance d'affects comme la honte et la haine dans le discours adolescent peut-être envisagée comme un contre-investissement des représentations liées à l'excès de pulsionnalité, qui libérerait la parole plutôt que l'entraver. Omniprésente dans le discours, la honte pourrait faire fonction de protection contre le débordement d'excitation du moi, particulièrement dans la rencontre analytique et son effet de séduction. La honte affichée, brandie dans le discours de Leila fonctionne comme un abri et dédouane de l'aveu qu'elle permet d'énoncer, concernant la sexualité, les désirs régressifs, etc. En vertu de la capacité de déplacement et de transformation des affects, un émoi, solidaire du plaisir infantile, peut ainsi être contre-investi par la honte et censuré par l'idéal. Au-delà d'une fonction permissive de la honte au service de la parole, il en va autrement hors discours dans l'expression corporelle de la honte, lorsqu'elle tombe sur le moi-corps et prend au visage. La cure venant alors en dévoiler l'un des enjeux inconscients : incarner « l'enfant de la honte », comme figure venant condenser à l'adolescence les fantasmes de séduction et de scène primitive, dans la double valence de l'origine, pulsionnelle et sociale.

Ainsi la honte masque autant qu'elle dévoile, et c'est tout l'intérêt de cet ouvrage que d'en montrer les différentes modalités et déclinaisons dans la cure analytique.